

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 26 (1996)
Heft: 9

Artikel: Raymond Devos : l'humour sens dessus dessous
Autor: Probst, Jean-Robert / Devos, Raymond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828755>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RAYMOND DEVOS

L'humour sens dessus dessous



Clown, poète et musicien, Raymond Devos joue d'une dizaine d'instruments

On a tout dit de lui: qu'il était le prince des bouffons, le roi de l'absurde, le sage, le fou et le jongleur d'étoiles. Pourtant, depuis tant et tant d'années qu'il passe sa vie à nous amuser, Raymond

Devos demeure une énigme. Où, quand et comment cet imposant Pierrot lunaire puise-t-il l'énergie, l'inspiration et la poésie nécessaires à sa survie et à la nôtre?

Par les temps qui rampent, Raymond Devos est l'un des derniers ambassadeurs de l'humour intelligent. A ce titre, il mérite d'entrer dans la légende des grands amuseurs de ce siècle. La ligne de flottaison de son humour se situe bien au-dessus de la ceinture. Entre le cœur et l'esprit...

Regardez-le, écoutez-le, appréciez-le! Sur scène, en piste, sur disque, à la télévision ou dans la rue.

Il est le même, toujours. De son esprit subtil jaillissent, en permanence, des gerbes de bonheur. Chacune de ses représentations est une rivière de perles, chacune de ses interviews un cadeau seigneurial.

A Genève, il y a trois ans, il improvisait un sketch à partir d'une simple phrase surgie dans la conversation: «la traversée du désert». A Morges, il y a trois mois, en évoquant les «vélos de course», il

s'identifiait à un coureur du Tour de France et insultait sa bicyclette qui ne voulait plus avancer. Puis il s'en prenait aux fleurs du jardin voisin. Parce que leur parfum était plus enivrant que la magie de ses mots.

Raymond Devos ne se raconte pas, car il est intarissable, insaisissable et passionné. On connaît tout et très peu de choses de lui. Artiste français né en Belgique le 9 novembre 1922, il a exercé tous les petits métiers à



«Je vis une aventure humaine...»



«Elle est parfois désespérante...»



«Mais il y a de belles éclaircies...»



«J'ai un corps, un cœur, une âme...»



«Cela devrait suffir pour aider à vivre..»

Paris, avant son premier rendez-vous avec les planches. Acteur dramatique (ce le fut vraiment!), il découvrit le mime avec Decroux et l'humour avec Jacques Fabbri, avant de voler de ses propres ailes vers un succès qui a tardé à se dessiner.

Son premier numéro s'appelait «Les Pinsons». Son dernier sketch «Le Millefeuilles». Entre eux, un demi-siècle d'humour noble et des morceaux d'anthologie comme «la mer démontée», «mon chien», «Dieu existe» et tant d'autres, qui ouvrent les portes d'un bonheur simple et fragile, mais superbe, comme une bulle de savon.

«L'humour a dû se pencher sur mon berceau»

– Raymond Devos, vous semblez infatigable. Malgré quelques alertes, vous remontez, éternellement, sur la scène, face au public, et vous jouez comme si c'était la première fois. N'êtes-vous jamais fatigué?

– Parfois ça m'arrive. A un certain moment, il faudrait pouvoir arrêter un peu, se recharger et reprendre le tour. Or, quand on est dans un théâtre et que l'on fait une série de spectacles, on ne sait pas quand cela va s'arrêter. Quelquefois, on joue sur la fatigue, exactement comme les sportifs. Mais il vaut mieux prendre ses précautions, surtout l'âge aidant...

– Quand et dans quelles circonstances avez-vous rencontré l'humour?

– Il a dû se pencher sur mon berceau et je ne m'en suis pas rendu compte car je n'avais pas encore l'âge de raison. L'humour, c'est l'esprit qui joue. Celui qui a l'esprit qui joue, il se sert du premier prétexte pour divaguer, inventer une histoire, voir jusqu'où ça peut aller...

– Comment cela a-t-il commencé chez vous?

– L'humour est quelque chose d'as-

sez élaboré. Tous les départs sont donnés, mais après, il faut construire. Il me semble que j'ai pris conscience de ce métier tout petit. Je racontais des histoires qui intéressaient. A l'école, par exemple, pendant les récréations, j'ai des images, comme ça, dans la tête, où j'étais sur le perron et je racontais des histoires à mes petits camarades.

– Et c'était déjà drôle?

– Sans doute que oui. Cela ne s'oublie pas, ce sont des révélateurs. Et puis après, j'en ai eu d'autres. La première représentation à laquelle j'ai assisté au collège. Je devais avoir sept ans. Les élèves des classes supérieures jouaient «Les Plaideurs». J'étais assis dans la salle où régnait une certaine effervescence. Il y a eu les trois coups, le silence, on a ouvert un rideau et tout à coup, je me suis retrouvé à l'intérieur d'une forêt. J'ai dit, il y a quelque chose là... Une certaine façon de rentrer dans le rêve... Plus tard, je saurai ce que c'est, je comprendrai, je me l'expliquerai... Sur le coup, j'ai eu des émotions, comme ça... J'allais presque dire, définitives quoi!

«J'ai longtemps attendu ma bonne étoile»

– Vous avez tout de même exercé quelques métiers avant d'entrer en scène. Vous avez même été, je crois, mireur d'œufs aux Halles... Est-ce que vous songiez alors encore à entreprendre une carrière d'humoriste?

– J'ai dû gagner ma vie très tôt, pour des questions de revers de fortune. Mes parents avaient fait faillite et très vite, il a fallu que je travaille. Donc, à partir de 14 ans, j'ai fait tous les métiers. J'étais libraire aussi. Mireur, bien sûr, c'était un peu particulier. Parce que le fait de mirer des œufs ça m'a servi aussi. On mire les œufs six par six, c'est-à-dire



Raymond Devos a suivi son étoile en la mirant

trois dans une main et trois dans l'autre et on les fait passer entre les doigts...

– Mais c'est le début de la jonglerie ça?

– Exactement. Et quand j'ai commencé à jongler, j'ai retrouvé ce geste, parce que les balles c'est pareil, on les fait tourner de la même manière. J'ai donc effectué tous ces métiers en pensant au spectacle, en attendant. Beaucoup de gens disent cela et ils attendent toute leur vie. Moi, j'ai eu la chance de le faire vraiment en attendant. Et puis j'ai suivi mon étoile. J'ai été séduit, pour la vie, par quelque chose pour laquelle on se sent fait. C'est une

chance inouïe. Cela ne veut pas dire que c'est la joie tout le temps. Au contraire, c'est un esclavage épouvantable.

– Vraiment, un esclavage?

– Enfin oui. Parce que l'étoile, il ne faut pas la perdre de vue, il faut toujours la surveiller, s'en occuper, l'entretenir...

– La mirer?

– Aussi, absolument. Ce serait beau de mirer des étoiles... J'ai miré des étoiles, et puis je me suis aperçu que parmi les six étoiles que je mirais, il y en avait une qui était pourrie... Car c'était bien ça. De temps en temps, il y avait un œuf pourri, que l'on reconnaissait à une tache noire.

«Vivre dans l'imaginaire, c'est dangereux!»

– Aviez-vous, au début de votre carrière, un maître ès-humour, quelqu'un qui vous montrait le chemin?

– Forcément, comme je me destinais à ce métier d'amuseur, j'admirais surtout les grands clowns comme Grock. Puis je me suis mis à écrire, mimer, faire de la magie. C'est pour les gens qu'on fait ça, pas pour soi.

– Il y a tout de même la notion de plaisir, sinon vous ne le feriez plus?

– C'est presque plus que ça, c'est le plaisir des gens... Quand j'invente une histoire, je suis le premier à en rire, j'ose à peine l'avouer. J'espère que, en disant ça, les gens vont rire. Il y a la place des rires, dans un sketch. Chez moi, c'est très net. Et je dois l'obtenir, ou alors, mon sketch est raté. Je le déchire et je le jette. Quand je commence à le dire et que ça fonctionne, qu'à la place prévue pour les rires, il y a des rires, ceux des gens, c'est formidable... Or, quand on sait que le rire est une réaction instinctive, si ce que je dis n'est pas drôle, les gens ne riront pas. C'est ce jeu-là qui est important. Divertir les gens. C'est rien et c'est capital. Car pendant deux heures, les gens ont fait un voyage dans l'imaginaire.

– Mais vous, vous vivez constamment dans l'imaginaire?

– Oui, parce que je suis sans doute doué pour ça. Mais c'est très dangereux. Parce qu'à force d'être ou de penser qu'on est dans l'imaginaire, et qu'on est dans des choses qu'on invente, où il n'y a pas d'obstacles... Dans l'imaginaire, tout est possible, à condition que ce soit logique. Il faut que ça tienne debout, sinon les gens ne suivent pas. Il faut que les gens sentent que tout cela est étrange, mais que c'est possible. Quand je commence une histoire, il y a du suspense. C'est son début qui m'in-

cite à poursuivre. Je suis le premier à aller voir ce qu'il y a derrière. Et quand il y a quelque chose derrière, je raconte.

— Vous voyagez beaucoup dans cette dimension?

— Oui et c'est là où je voulais en venir. C'est qu'il ne faut pas trop, parce qu'on vit dans le réel. Mais comme le réel est pesant, parfois insupportable, on a besoin d'aller voir ailleurs, des images nouvelles. L'imaginaire, ce n'est rien d'autre que des images déformées.

«L'expérience fabuleuse d'être un homme»

— Vous voyagez beaucoup dans votre tête. Mais si vous pouviez voyager dans l'espace, sur quelle planète, sur quelle étoile iriez-vous?

— Je ne les connais pas assez pour choisir. Je n'ai pas envie. Je vous ai dit tout à l'heure que je voyais une étoile qui m'attirait vers elle... Et bien, ça me suffit. C'est parce que je suis sur la Terre, cette bonne mère, que je vis l'expérience fabuleuse d'être un homme. Je vis une aventure humaine. Elle est ce qu'elle est, parfois désespérante. Mais parfois, elle atteint des éclaircies qui sont très belles. Il faudrait tout le temps se recharger en se disant: je vis une aventure extraordinaire qui est celle de l'homme. Je m'appelle Untel, bon, c'est un petit détail, mais j'ai un corps, un cœur, une âme que personne ne peut expliquer. Je fais partie de ce mystère-là. Cela devrait suffire pour aider à vivre...

— A vous écouter, on a l'impression que vous avez une forte dose d'optimisme?

— J'hésiterais à le dire. Il faut se servir de nos atouts. Or, nos atouts, c'est quand même l'esprit et l'intelligence. Sous la ceinture, ça laisse un peu à désirer, même s'il y a aussi des plaisirs énormes, qu'il ne faut



Tout est bon pour faire le pitre, même un trombone à coulisse

pas négliger. En plus on a des raisons, c'est comme ça qu'on va pouvoir perpétuer la race. C'est merveilleux! On a des excuses... Mais en même temps, on a l'esprit et c'est pourquoi il faut respecter l'homme, avec toutes ses faiblesses et toutes

ses contradictions, qui sont parfois insoutenables. C'est ça notre histoire. Elle est là: c'est la comédie humaine...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur:

J'aime le rouge.

Une fleur:

La plus belle, la rose.

Un parfum:

Le chypre.

Une recette:

Ce sont les spaghetti.

Un pays:

La France et le monde.

Un écrivain:

Marcel Aymé.

Un peintre:

Auguste Renoir.

Un film:

Les enfants du Paradis.

Une musique:

Tchaïkovski.

Une personnalité:

Sacha Guitry.

Une qualité:

La bonté vraie.

Un son:

Le «la» qui donne le ton.

Un animal:

Le tigre pour sa beauté.

Une gourmandise:

Une boîte de chocolat.